

Degas, intime

Degas, peintre de la femme ? La chose est entendue, tant les thèmes des danseuses, des modistes, des repasseuses et blanchisseuses, des chanteuses de café-concert et du nu féminin abondent dans son œuvre. Toutefois, le regard qu'il porte sur la nudité féminine, la manière dont il la représente, est source de discussions et de critiques depuis les années 1870, époque à laquelle Degas participa aux expositions impressionnistes.

Né en 1834 dans une famille aisée, élève studieux, bachelier à dix-neuf ans, Edgar Germain De Gas est porteur d'une triple culture : italienne par son père, américaine par sa mère et parisienne par sa naissance. Il doit s'orienter vers le droit mais choisit la carrière de peintre. Copiste au Louvre où il affectionne les Vierges de Raphaël, Pérugin et Léonard de Vinci, le jeune homme entre en 1855 à l'École des Beaux-Arts dans l'atelier d'un disciple d'Ingres, grand maître qu'il admire. Si Degas est associé au mouvement impressionniste dans les années 1870, il ne se considère pas comme tel.

Classique dans l'âme, il puise certes ses sujets dans le théâtre de la vie moderne mais n'a pas le goût du plein-air. Son œuvre est celle d'un peintre d'atelier, d'un œil cherchant à capturer la vie tel un photographe – un art alors tout neuf qu'il pratique d'ailleurs en amateur dès 1895. C'est bien cette quête du mouvement qui le conduit à s'intéresser au milieu de la danse et des ballets, observant l'univers des coulisses, des exercices auxquels s'astreignent les laborieux petits rats de l'Opéra dans ce Paris d'Offenbach. Le thème de la femme, ou plus exactement du nu féminin, fait son apparition dès les peintures d'histoire de sa jeunesse (*Scène de guerre au Moyen Âge*, 1865), un genre qu'il délaisse par la suite. Sans aucun doute, Degas s'engage sitôt les années 1870 dans la voie du réalisme, courant animé par des écrivains et des artistes qui rejettent tout académisme, tout idéalisme, et ambitionnent de traiter des thèmes nouveaux, connotés socialement comme celui du monde ouvrier, de l'alcoolisme ou de la prostitution.

*Degas et Evariste de Valernes,
peintre et ami de l'artiste*, vers 1865,
Huile sur toile, 116 x 89 cm
Paris, musée d'Orsay
CC-BY

Degas a lui aussi traité ce sujet des maisons closes dans une série de monotypes dans les années 1870, puis du nu intime, saisi avec crudité, ce qui lui vaut d'être parfois présenté comme un artiste voyeuriste et misogyne.

Mais qui est Degas ? Quel est son rapport aux femmes ? Rappelons tout d'abord que le peintre, aîné d'une famille de cinq enfants, perd sa mère à l'âge de treize ans. Si le thème n'est pas prégnant dans son œuvre, il aborde tout de même régulièrement celui de la maternité, notamment de l'enfant tétant le sein de sa mère ou de sa nourrice ou encore celui de la femme enceinte. Comme toujours chez Degas, le sujet est rarement abordé frontalement mais s'inscrit dans le cadre d'une scène de genre, plus vaste, plus complexe – celui de la nourrice donnant le sein à un enfant dans *Aux courses en province*, 1869. La vie intime de Degas demeure assez secrète. L'artiste est connu pour son caractère solitaire, son humour acerbe et ironique (et son antisémitisme), son irascibilité envers les modèles.





Mary Cassatt au Louvre : la galerie de peintures, 1885

Aquatinte, eau-forte, papier brun, pastel, pointe sèche
(estampe)

The Art Institute of Chicago

En même temps, il s'agit d'une image de façade car Degas est aussi un homme qui dissimule sa fragilité sous un masque, ne peut vivre sans sa bonne (d'abord Sabine puis Zoé), cultive des amitiés fidèles – avec la peintre Mary Cassatt par exemple ou le peintre Henri Rouart. « Je veux qu'on me croie méchant », aurait-il affirmé à Ambroise Vollard. Paul Valéry, son ami de vingt ans, le présente comme un intransigeant, homme de goût, rétif à la gloire comme aux honneurs. « Degas plaisait et déplaisait. Il avait et affectait le plus mauvais caractère du monde, avec des jours charmants qu'on ne savait prévoir. Il amusait alors ; il séduisait par un mélange de blague, de farce et de familiarité, où il entraînait du rapin des ateliers de jadis, et je ne sais quel ingrédient venu de Naples », précise-t-il dans *Degas Danse Dessin*, ouvrage à la mémoire de son ami, publié vingt et un ans après sa mort. Degas n'a pas fondé de famille, préférant la solitude et les rencontres amoureuses sans les attaches trop sérieuses du mariage. Tout au plus savons-nous qu'il contracte une maladie vénérienne dans sa jeunesse,

peut-être en fréquentant des prostituées, mais il n'est pas de ceux qui consomment avec les modèles à l'exemple de Delacroix ou de Renoir. Toutes l'ont toujours décrit d'une parfaite correction à leur égard, quoique se montrant souvent bourru et n'hésitant pas à les mettre à la porte à la moindre contrariété. L'artiste aime aussi collectionner les Shunga, ces gravures japonaises érotiques, mais tout cela ne fait pas de lui un misogyne, une étiquette âprement discutée par les tenants des études féministes en histoire de l'art aux États-Unis depuis les années 1970, tels Norma Broude, John Richardson, Eunice Lipton... « C'est presque un lieu commun, la "haine" de Degas pour la femme », écrit Ambroise Vollard. Le marchand d'art récuse cette interprétation, forgée par Joris Karl Huysmans – que Degas tient en piètre estime –, puis colportée par d'autres, Jacques-Émile Blanche notamment. Le sujet fait débat. Paul Jamot affirme quant à lui que Degas n'était aucunement « un blasphémateur du corps de la femme » mais un observateur aguerrri et sans concession, un moderne au sens baudelairien

du terme, admirant les idoles chues de leur piédestal, bariolées et parfois grotesques, émouvantes aussi.

Certes, depuis l'exposition de pastels de Degas représentant une série de nus féminins lors de l'exposition impressionniste de 1886, d'aucuns prétendent que Degas n'aime pas les femmes, les enlaidit et les méprise. Les critiques pleuvent, les visiteuses se récrient bien que Degas ait de nombreuses collectionneuses admiratives de son œuvre. « C'est la femme considérée en femelle, exprimée dans sa seule animalité », écrit Gustave Geffroy dans *La Justice*. On compare la femme dessinée par Degas à un grenouille, un singe. Degas ne les contredit pas, et lui-même n'est pas avare de mots cruels sur les femmes. Pourquoi ces réactions ? Cette série de pastels montre des femmes, des modèles – qui ne sont pas nécessairement des prostituées, ni de basse condition, rien ne le suggère en vérité – dans des postures intimes, « se baignant, se lavant, se séchant, s'essuyant ou se faisant peigner ». Sortant du tub, enjambant le bord d'une baignoire, elles sont entourées d'accessoires utiles à la



Édouard Manet
Olympia, 1865
Huile sur toile, 130 x 190 cm
Paris, musée d'Orsay
CC-BY



Baigneuse allongée sur le sol, vers 1885
Pastel
48 x 87 cm
Paris, musée d'Orsay
Photo © RMN-Grand Palais (musée d'Orsay) / Franck Raux

toilette et qui pourraient tout à fait provenir de l'atelier de Degas lui-même, rue Victor-Massé où le peintre reçoit ses modèles. Leurs poses sont précaires, leur nudité vulnérable et leur visage invisible du spectateur. Nous voyons principalement leur dos (et leurs fesses), leur chevelure, leur corps en mouvement. Quelle franchise dans le traitement de ce sujet largement abordé par les peintres avant lui, notamment Vermeer. Jamais le thème de la toilette n'a été exposé, avant cette date, d'une manière aussi directe. Degas place le spectateur dans une grande proximité avec le modèle, mais le point de vue est atypique, décentré, en légère hauteur. À ce sujet, Paul Valéry a remarqué que Degas « est l'un des rares peintres qui aient donné au *sol* son importance. Est-ce à suggérer que l'observateur est nécessairement

un homme en posture dominante ? Est-ce là l'expression du *male gaze*, une perspective éminemment masculine attachée à la culture patriarcale ? Sans doute, Degas est un homme de son époque, et l'art du nu féminin comme érotique est d'abord le fruit d'artistes masculins pour un public d'hommes. Mais contrairement à ses contemporains, peintres académiques du Salon (tels que Gérôme, Cabanel, Lefèvre), Degas ne joue pas ici avec le désir, la possession, la séduction. Il se montre même très critique vis-à-vis d'un tableau de Jean-Léon Gérôme, *Phryné devant l'aréopage*, exposé au Salon de 1861 que Degas considère « scabreux » et « pornographique ». Gérôme n'aurait pas joué en franc-jeu en feignant d'exposer un sujet pudique, prétexte à étaler une nudité. Pas de subterfuge ici. Le corps féminin est avant

« La caractéristique du talent si intense, souvent abstrait, et qui étonne, de Degas, c'est la logique implacable de son dessin et de sa couleur ; aussi faut-il une éducation artistique très développée pour le comprendre, car il ne gracieuse aucune ligne, aucune forme, aucun ton, et ne flatte pas, par des prestidigitations de virtuosité, les goûts bourgeois, dégageant au contraire d'une forme la pure essence, et laissant de côté les détails qui encombrant et qui alourdissent. »

Octave Mirbeau, « Sixième note sur l'art : Edgar Degas », *La France*, 15 novembre 1884

Madame René de Gas, 1872-1873
Huile sur toile, 72,9 x 92 cm
Chester Dale Collection
Washington, National Gallery of Art





« Les parfums et les fleurs me donnent de violents maux de tête. Aussi, je ne mets plus les pieds dans des maisons où les femmes, connaissant mon aversion, s'obstinent quand même à garnir leur table de bouquets... Il n'y a qu'une odeur que j'aime, celle du pain brûlé. »

Propos de Degas rapporté par Alice Michel, *Mercure de France*, 1919

Femme assise à côté d'un vase de fleurs (M^{me} Paul Valpinçon), 1865
Huile sur toile, 73,7 x 92,7 cm
New York, The Metropolitan Museum

« Jusqu'à présent, le nu a toujours été représenté dans des poses qui supposent un public. Mais les femmes sont des gens simples, honnêtes, qui ne s'occupent de rien d'autre que de leur condition physique. »

Propos de Degas rapporté par George Moore, « Memories of Degas », *The Burlington Magazine for Connoisseurs*, janvier 1918, vol. 32, p. 64

Thérèse Gobillard, 1869
Huile sur toile, 55,2 x 65,1 cm
New York, The Metropolitan Museum of Art



« Quelqu'un disait à Degas :

– Monsieur Degas, que vous êtes parfois dur avec les autres.

– C'est quand je ne puis pas faire autrement, monsieur ! Mais, lorsque je me défends contre les gens il faut que je me force, car, par nature, je suis timide. »

Ambroise Vollard, *Souvenirs d'un marchand de tableaux*,
Paris, Albin Michel, 1937, p. 328-329

La Bouderie, 1870
Huile sur toile, 32,4 x 46,4 cm
New York, The Metropolitan Museum



« J'ai soif d'ordre. – Je ne regarde pas même une bonne femme comme l'ennemie de cette nouvelle manière d'être. – Quelques enfants à moi et de moi est-ce aussi de trop ? Non. – Je rêve quelque chose de bien fait, un tout bien ordonné (style Poussin) et la vieillesse de Corot. »

Lettre de Degas à Lorentz Frölich, 1872

La Femme à la potiche, 1872
Huile sur toile, 65 x 54 cm
Paris, musée d'Orsay
Photo © Photo Josse / Bridgeman Images

